

En 1981, Marcel Cohen publie, chez Gallimard, son cinquième livre, *Miroirs*. Le prière d'insérer en décrit parfaitement la teneur : « L'auteur a grandi, aimé, voyagé, dans l'obsession d'un mur qui se dresserait entre le monde et lui. Cet obstacle majeur, tantôt fuyant comme une abstraction, tantôt concret, le conduit à rebâtir son autobiographie par fragments éclatés, chargés de lui renvoyer le reflet de ce qu'il est devenu (...) Il est lui-même un mur. »

1943, Marcel Cohen avait 5 ans et demi; il a vu ses parents emmenés par la police française, déportés sous ses yeux<sup>1</sup>. Malgré ce mur, Marcel Cohen aura parcouru le monde, comme journaliste d'abord ; il aura aussi parcouru les chemins de la vie et les desseins de l'art, comme en témoigne *Rencontres et parti pris* le recueil de ses écrits sur les peintres et la peinture<sup>2</sup>.

Naturellement, on retiendra d'abord les livres de littérature. *Galpa*, *Malestroït*, *Waïzata*, les livres de la jeunesse, regroupés aujourd'hui dans un volume unique<sup>3</sup>, développent avec une discrétion exemplaire cette question obsédante : que se passe-t-il pour un homme, dès lors qu'il a perdu toute raison de vivre et cependant rejeté la folie de ne pas, de ne plus vivre ?

Reprenant cette question, les livres de la maturité interrogent l'aventure littéraire de l'auteur, exposent l'expérience de la littérature à ses propres limites : quelle peut être la part de la prose, du récit ou de la poésie dans la perpétuelle tentative de se réconcilier avec cette part inconnue de nous-même qui, quelles que soient les circonstances, demande toujours et encore à vivre ?

De *Miroirs* à *Détails, II* (suite et fin)<sup>4</sup>, les livres de Marcel Cohen permettent de suivre la construction toute intérieure d'un homme. Dès le départ - et dans les pages qui suivent, avec *Galpa*, nous en sommes à ce point là - l'auteur ne cherche rien de plus. Mais parce qu'il cherche à vivre avec le poids de cette vie-là, son œuvre se déploiera entre la volonté de décrire un monde, celui dans lequel il vit, et la nécessité de tout retenir... Dans sa nudité même la prose de l'écrivain transforme en force vitale, affirmative, l'incertitude inquiète de la recherche ; dès lors, ce n'est plus l'homme qui donne son sens à l'œuvre mais l'œuvre qui donne sa vie à l'homme.

---

<sup>1</sup> *Sur la scène intérieure* (Folio, Gallimard, 2015) honore la mémoire des victimes en évoquant de rares souvenirs, quelques objets conservés de l'époque, autant de précieux détails qui disent la vérité des faits.

<sup>2</sup> *Rencontres et parti pris* (*Ecrits sur l'art, 1976-2020*), l'Atelier contemporain, 2021

<sup>3</sup> *Villes* (*Galpa, Malestroït, Waïzata*), Gallimard, 2021 ; *Galpa*, 1<sup>ère</sup> édition : Le Seuil, 1969 ; 2<sup>e</sup> édition : Chandeigne, 1993

<sup>4</sup> *Détails, II* (suite et fin), Gallimard, 2021

## Une ville ouverte

### 1 Ego...

*Galpa...* Avec ce court récit, au titre énigmatique, Marcel Cohen publiait, en 1969, son tout premier livre. Un narrateur, privé d'identité précise, y décrivait de courtes mais fortes scènes de sa vie d'alors, d'une existence qui semblait uniquement destinée au monde qu'il habitait. Jamais nous ne saurons vraiment qui il peut être, d'où il vient, où il va ; jamais nous n'apprendrons de sa bouche pourquoi il se trouve là, par quel hasard ou quelle nécessité il a pu, il a dû échouer en cet endroit, Galpa. Le narrateur lui-même nous fait part de ses doutes : *" Je ne sais combien de temps dura cette recherche aveugle. Et d'ailleurs cesse-t-on jamais d'arracher des bribes d'assurance ou de tendresse, de se plaquer aux objets aux murs, comme s'il fallait perpétuellement cristalliser notre propre présence. Cesse-t-on de ployer le monde à notre amour, de le peupler, de l'arrimer, frémissant à nos flancs, comme un grand corps étranger "*.

Seul signe d'une autre vie, seul vestige d'un passé qui ne prit probablement jamais la forme composée d'une histoire : un prénom de femme, Paule, qui fait, de temps à autre, dériver le souvenir ou tendre la pensée de l'homme vers sa ville d'origine. Tout se passe comme s'il fallait parfois nuancer la surexposition de Galpa par une sorte d'impression en sous-main de l'autre pôle, Paris, la ville-lumière.

Livré au vide de l'existence qu'il mène, le narrateur nous raconte son errance, faite de gestes ébauchés, de tâtonnements furtifs, d'aventures esquissées/esquivées avec des rencontres de fortune ; en somme, une succession de minimes événements qui semblent devoir ne le conduire nulle part si ce n'est à se vouer à la fatalité.

Désœuvré, certes, mais sûrement décidé à ne rien précipiter, à ne pas donner de lui-même un sens à cette errance, il nous fait part du fruit d'une réflexion dont il semble faire son ordinaire. Il répète à l'envie qu'il semble, d'ailleurs, s'en satisfaire : *" Puisque je n'ai rien à faire, je pense. Mais c'est évidemment un bien grand mot. À vrai dire je me sens très éloigné de moi-même. Je me suis perdu dans je ne sais quels méandres, et je ne retrouve qu'un visage, des mains à mon image. "* Dans un subtil jeu de miroirs et de reflets, il

accompagne, ainsi, la description d'un semblant d'existence, des rêveries, des souvenirs, des pensées qui, sans vraiment l'aider à vivre, l'occupent assez pour le pousser à continuer sa quête.

Un homme qui cherche à tuer le temps, une existence qui se refuse au seul refuge du sens, l'ébauche d'un monde qui sombre dans son érosion et se décompose dans l'ivresse de la fête ... : c'est bien toute une réalité qui semble nous échapper ; les faits sont là, mais ils s'enchaînent sans donner prise à une histoire. D'un autre côté, comme par un fait exprès, le narrateur, dans sa retenue même, en dit assez pour développer le récit et déplacer l'énigme.

Certes, on retrouvera parfois les marques (bien) visibles d'un genre et les signes tangibles de toute une littérature. Une lecture (trop) superficielle se laissera prendre au piège nécessairement tendu d'une fiction ordinaire. Si l'on s'en tient aux apparences, c'est le présent qui règne : le temps supporte la succession des jours, l'alternance de la nuit, tandis que le narrateur s'affiche à la première personne. Le romanesque affleure dans une sorte d'exotisme nettement revendiqué par le truchement d'une multiplicité de signes, d'indices et de symboles. Ainsi Galpa est clairement situé en Inde. L'évolution de la fissure qui court sur le plafond de la bibliothèque fournit son argument au livre. La description d'un bon nombre de rites nous rappelle tout à la fois l'importance des codes et l'étrangeté du rapport à la signification et au sens dans ce monde qui, par bien des côtés, s'éloigne de l'occident. Seule, en fin de compte, la fête conjugée à la nuit fera sortir les personnages de leur réserve, conduisant, de la sorte, le récit à son terme. Rien ne manque a priori à cette facture qu'on dira toute classique ; pas même l'intrigue nouée par le narrateur qui reste déchiré entre le souvenir évanescent d'une femme qu'il a aimée et l'espoir vain d'être reconnu pour ce qu'il est par celle qui lui échappe ; pas même la mort qui rôde en ces parages et surprendra Chandra, le témoin de toute l'histoire. Comme on le constate, il s'agit bien aussi d'un drame humain qui confine à la tragédie. Le cadre du récit est clair, nettement déterminé : il nous renvoie, d'un seul tenant, au regard et à la mémoire.

En poursuivant dans l'ordre d'une telle lecture, il apparaîtra vite que ledit narrateur traduit d'abord l'ambition raisonnable, légitime, affichée de beaucoup de créateurs : tisser le décor et se mesurer à l'envers du décor. Le narrateur semble d'ailleurs le premier

à le reconnaître, quand il constate : "*Galpa nous colle à la peau. Est-ce la ville qui le veut ainsi ? Ou bien est-ce nous qui ne savons nous en détacher ? (...). On n'accepte pas facilement en soi une ville, c'est-à-dire des murs, des arbres, des visages lorsqu'on s'y voit contraint. Et si même nous y percevons d'emblée le pressentiment de notre chute (comme l'humidité d'une cathédrale tombe sur les épaules) je ne sais quelle maladresse nous y cloue plus sûrement encore.*"

A nous alors de mieux faire place aux doutes, à la lucidité ... au double jeu *en soi* de celui qui s'exprime. Car, à la réflexion, bien qu'il porte la ville, ses murs d'abord - pour sa défense, la vérité de cette cité n'est-elle pas inscrite là, dans l'idée d'être enceinte ? - le narrateur se montre assez "ailleurs", assez pluriel, assez impersonnel pour être, sans réserve, personne comme tout le monde. De fait, il porte la ville comme on porte une insondable blessure. Il ne sait presque rien de Galpa, cité-fantôme habillée par ses ruines, tout juste assez tracée pour être elle-même de partout et de nulle part. Il en connaît seulement les apparences, les pièges et les zones d'ombre, puisqu'il constate qu'elle est en grande partie détruite. Sans pouvoir l'expliquer il reste d'autant plus hanté par l'absolue nécessité de coller à la ville, d'en décrire les multiples rouages où s'insinue le sable, d'en parcourir les ruines pour mieux s'en imprégner. En poursuivant le chemin de son incertitude, il montre son seul souci : exercer cet unique droit de passage qui consiste à ne rien faire qui trahirait la ville. Tout se passe effectivement comme s'il pressentait qu'en traversant de cette façon Galpa, il finira par rattraper son ombre.

Ainsi, dès qu'il dit je, le narrateur rappelle son innocence. Dès qu'il ouvre la bouche, il se déclare animé par cette seule soif de *rien qui vaille*, très attentif, cependant, à ne jamais confondre cela avec l'appel vertigineux du vide qui le guette à chaque coin de rue. Dès qu'il ouvre les yeux, il se voit appelé par la seule volonté de se laisser aller, de se laisser mener par un mouvement contraire à tout ce qui semble ressortir du vouloir ; loin, malgré tout, de rechercher l'adversité, de demander le mur pour renverser l'obstacle. Il demeure habité par l'idée de se rendre disponible à ce qu'il sait - sans doute - devoir chercher là même où il se trouve. Et pour cela, pour tout cela, rien que pour cela Galpa occupe toute la surface d'un provisoire mais nécessaire décor.

Si ville il y a, elle reste juste assez construite, bâtie pour être sujette à l'effondrement de ses derniers fondements, pour être ainsi promise à une prochaine disparition. Galpa demeure, Galpa devient une ville transit, ville quasiment fictive puisqu'à la suite d'on ne sait quelle catastrophe, le temps a fait son œuvre : *"Galpa a vieilli comme les dents d'enfants qui jaunissent dans le coton au fond des armoires. (...) La ville s'est dépeuplée par cercles concentriques, jusqu'à ne plus former qu'un petit îlot de vie autour du palais."* Galpa ne fut peut-être bâtie que sur du sable, véritable fiction appelée à devenir la ville-désert.

En vérité, Galpa évoque un édifiant décor de rêve en passe d'être réduit à la plus simple des expressions : *"Le sable a gagné les ruelles, formant un tapis gris (...), pénétrant jusque dans les maisons, contraignant à la mort des bouquets d'arbres qui se tordent, blancs et dérisoires"*. Bientôt, peut-être, au moment même d'on ne sait quel réveil, ne restera qu'un centre et rien autour ou rien qui vaille, centre de rien alors, *centre pour rien*, véritable palais-vidé, point de non-retour qui ponctuera le cœur de la recherche.

Comment le nier ? Cette histoire a un sens qui semble même nous renvoyer à toute l'histoire de la littérature : Shakespeare, Kafka, Blanchot ... Seulement ici la ville montre le chemin et ce chemin remonte plus loin que la mémoire. L'air de rien, mine de rien, Galpa démonte et sape les bases, les fondations de tous les châteaux du monde : derrière toutes ses façades, Galpa donne la preuve par l'absurde que le palais, la demeure ou le château aussi inaccessibles soient-ils nous sont encore trop familiers, trop proches, demeurent trop terre-à-terre pour situer l'espace vacant de la création.

S'y trouve alors *l'endroit* de l'ouverture où, sans rien savoir, quelqu'un, disons un narrateur, se fait fort de composer avec tout ce qui lui arrive, avec rien d'autre que ce qui lui revient, de bâtir sur des ruines ... ses ruines, avec ses propres mains. De ce point de vue Galpa désigne le nécessaire orient d'une vie, ce vertueux passage pour qui doit en passer par là pour trouver son assise. Tout juste, pour en finir, devra-t-on remarquer de forts moments d'animation. Galpa, sous sa dense couverture de sable, a, tout de même, conservé des artères. Elle reste sillonnée par quelques âmes en peine qui portent encore en eux les traces multiples d'une vie dont on mesure le prix : ainsi Chandra, cet homme comptable du temps qui passe, ou bien encore Jissa, cette femme, "pressentie" nous dit le narrateur

pour prendre son destin en main : " *Mon amitié pour Jissa avait ceci de particulier qu'elle colmatait en moi certaines brèches tout en me mettant au cœur une douleur grandissante. (...) Dans la paix revenue de Galpa, Jissa ne serait qu'une image inaccessible et fragile, une lueur évanescence.* " On le voit : il y a là autre chose qu'un portrait, une espèce de photo jaunie, fatalement destinée à rappeler cette étoile qui, naguère, aura assez brillé pour déchirer la nuit. On y retrouve, plus précisément, une sorte d'agrandissement des détails les plus révélateurs ou les plus bouleversants, tel ce souvenir du narrateur avec Jissa qui lui donnait la main : "*Mais ce n'était qu'une main, une petite chaleur autonome qui ne s'alimentait nulle part et ne réclamait rien hors un peu d'espace où vivre libre*" En poursuivant, on y découvre d'autres personnages, d'autres figures, tel Amal, au nom un peu trop transparent, aussi bien serviteur que confident du mal, qui parle peu et qui s'avance masqué. A eux tous, en eux-mêmes et pour ce qu'ils représentent, ils forment l'anonyme société qui eut un jour pour seul visage ce royaume de nulle part, Galpa.

## **2 Incognito...**

Pour mieux marquer leur commun chemin de croix, il faut se risquer à suivre les marques laissées par la fissure, par cette mince ouverture qui fait la pluie et le beau temps, semblera même refaire le partage de la terre et du ciel. C'est elle qui trace, de fait, le chemin de l'éclaircie ; elle qui dès la première page semble précéder le livre, anticiper et annoncer le récit : "*Je ne saurais dire depuis combien de temps je vis à Galpa. Mois. Semaines ? Cette façon de compter n'a plus grande signification. (...) C'est exactement la même chose en ce qui concerne la fissure. À quel moment est-elle apparue sur le plafond de la bibliothèque ? Qui m'a parlé d'elle le premier ? Si je me pose ces questions je ne cherche pas vraiment à leur apporter de réponse. Comme tout le monde ici, je me contente d'attendre. Souvent, je me dis que pour nous tous à Galpa les jeux sont faits.*"

Partant de là, la lecture rebondit ; c'est au lecteur de jouer pour en déduire la règle, qui s'avère être la plus fondamentale des règles de vie pour celui qui aura prêté sa voix au narrateur. Il le dit noir sur blanc, ne craignant pas de s'affirmer dans un propos volontairement à double sens "étranger à Galpa". Le narrateur insiste : "*Comment*

*s'accommoder de la fissure ? Comment ruser avec elle ? C'est là tout mon problème. J'ai beau me dire que je suis étranger à Galpa, je ne parviens pas à me leurrer tout à fait (...) Qui n'a lu, au moins une fois, l'éternité à livre ouvert ?* " La règle postule, ainsi, l'originalité de la ruse, voire d'un double langage qui s'accommode du livre.

Si l'on s'en tient au cadre strict du récit, à la lettre de ce que nous en dit le narrateur, premier ordre de lecture, la fissure tombe sous le coup de la loi et du sens. *"La fissure est un cri dans le crépuscule. (. . .) La lézarde est longue de cinquante centimètres, large de quinze. Elle s'enfle autour des lèvres comme l'écorce des arbres que l'on entaille et dont la sève se ramasse près de la plaie. La peinture a éclaté et se boursoufle en larges plaques. Du plâtre s'en échappe. Il tombe en poudre fine ou bien en longues coulées."* En poursuivant cette toute première lecture, en suivant le fil apparent du récit, c'est bien une authentique réalité de la fissure qui se montre ; de fait, on le constate, le décor est planté, assez nettement décrit dès le début du livre, pour que le regard discerne, se détachant de cette nébuleuse, l'évolution promise ; nul doute, il nous prépare à l'événement tant attendu depuis le premier jour : *"Ainsi, maintenant que la pluie était arrivée, que la fissure mûrissait rapidement dans les combles et ne pouvait que crever d'un instant à l'autre, nous en venions à attendre cet événement (...) Nous voulions voir, entendre le fracas tant redouté, éprouver le drame comme une secousse de tout notre être. Nous n'en pouvions plus de craindre et il fallait exorciser le mal par une ablation pure et simple. Pour revivre il faut bien se résoudre à mourir un peu."*

Dans la douleur tout finit bien par s'éclaircir. Après une pluie proprement infernale, après l'orage et sa violence toute apocalyptique, le temps se lève. Les bords de la fissure s'écartent, les liquides se répandent. De la chute de la bibliothèque jusqu'à la mort par écrasement de Chandra qui en était le gardien, les indices parlent d'eux-mêmes. Il faut se rendre à l'évidence : tout montre l'inéluctable échéance d'un authentique retour sur terre. Le monde finira bien, alors, par retrouver son équilibre ; et qu'il s'attache à la perte des eaux ou au mouvement des lèvres, au cri de la fissure ou à l'assistance des femmes, le lecteur relèvera dans les propos du narrateur les signes d'une (re)-naissance toute symbolique.

Si on reprend le livre dans cette optique, pour une autre lecture qui comprend (et traverse ou recoupe) la première, on s'aperçoit que le cadre du récit réintègre l'histoire de la fissure. De fait, dans le discours du narrateur, il faut savoir écouter le message qu'elle délivre et s'arrêter aux bruits qu'elle fait, aux sons informels qu'elle transmet. D'ailleurs le narrateur lui-même avoue avoir trouvé dans ce registre la façon la plus sûre d'adhérer à la ville : " *On n'accepte pas facilement en soi une ville. (...) Après bien des réticences (refus de m'ouvrir à Galpa, de déballer mes affaires, de lier connaissance) je me suis pourtant évertué à répertorier tous les sons.*" Ainsi, à chaque fois que le narrateur nous parle de la fissure, nous décrit ce qu'il en voit, nous dit ce qu'il en pense, la fissure parle pour ce qui semble fatalement peser sur le cours de l'histoire tout en restant irréductible au seul ordre des choses, à la seule loi du sens, indescriptible, en l'occurrence, que l'on emploie des mots ou les ruses recensées du silence. En cela, déjà, la fissure fait penser à la blessure la plus intime.

Les occasions de parler de la fissure sont, d'autant, relativement rares. Les allusions qu'y fait le narrateur sont destinées, essentiellement, à mieux nous faire sentir ce lourd silence que laisse planer tout au long du récit la menace du chaos et de l'effondrement. L'évolution fatale de la fissure présente, de fait, un intérêt aussi réel que secondaire. Faute d'origine précise aux événements que nous suivons, elle en seconde le déroulement. On le voit, si l'on suit, de la sorte, l'évolution normale de la fissure, l'élargissement de sa béance jusqu'à l'inévitable fracture, le récit finit par perdre littéralement son cadre. Les événements se précipitent alors, tout se lit à livre ouvert : Galpa n'aura plus même de palais-vide, Galpa n'y résistera pas ; le narrateur verra poindre sa fin et avec cette autodestruction de l'homme la fissure aura accompli son œuvre. D'ailleurs le narrateur ne s'y trompe guère. Il signale de lui-même tout ce côté aveugle - nécessairement aveugle - de la recherche. Certes, avec la fin de cette fiction, le narrateur s'en sort, autant que faire se peut. Il survivra, comme nous le confirme la lettre du récit. Mais avec la mort de Chandra, le gardien du palais, le garde de la fissure, il perd toute chance de déceler son origine. Il reste en vie, condamné à survivre.

Si on préfère, alors, se fier à l'esprit de la recherche, - troisième ordre de lecture, en somme - si on reste attentif à la vraie soif du narrateur de se dédier à la fréquence des



*mouvements de la fissure, à ce qu'ils opèrent dans la surface des choses, on court la chance de mieux toucher à d'authentiques battements de son cœur.*

*Elle nous renvoie, dès lors, à l'épaisseur du temps, une " nouvelle dimension", dont le narrateur nous aura dit très tôt, qu'elle signe une certaine vérité de Galpa, à tout le moins la découverte qu'il aura pu y faire. "Entre les visages dont je connais chaque expression et sur lesquels je ne découvre plus de points de repère, et ma chambre, ma table, ma chaise dans la cour, j'ai découvert au temps une nouvelle dimension : l'épaisseur. Le temps est ici un sable plus ou moins lourd, un sommeil plus ou moins profond. Les événements, tous minimes, et la fissure elle-même, ne modifient plus, par une quelconque perte de conscience, ma vertigineuse plongée en avant."* Puisqu'elle déplace tous les repères, parce qu'elle mesure la démesure du temps qui passe, la fissure sait aussi traduire une part des événements qui se passent de l'autre côté de cette réalité qui colle à l'envers du décor.

*Dans une telle perspective, elle ne tient plus dans le récit, mais dans sa démesure elle justifie le livre et finit par rentrer dans son cadre. Elle lui donne par là même sa véritable dimension. C'est elle qui laisse filtrer les mouvements de la terre, elle qui nous laisse entendre dans les grondements les ondes de choc qui se propagent à la surface de cet univers-là et qui rendent compte de la fureur sauvage des éléments, de l'embrasement de feu-la-terre ; c'est elle qui, au-delà de l'évocation de Paule qui, par moments, renvoie le narrateur à ses souvenirs et à la certitude d'un temps chronologique, elle la fissure qui, de temps à autre, traduit la ronde des cercles, ce mouvement en spirale qui rythme l'autre temps, le " temps sorti de ses gonds " .... Toutes les aspirations du narrateur lui sont d'ailleurs sujettes. À défaut d'être jamais le centre de l'univers, elle devient l'épicentre de ce tremblement de terre. Tout bouge ; le palais-vide devient, ici, à ce moment-là, le foyer d'une ellipse. La preuve est là : l'orage passé, le mauvais temps se perpétue : "Le halo verdâtre et froid du soleil venait d'éclater dans les fenêtres ouvertes sur l'éternité."*

*On l'imagine, jamais, ô grand jamais, la fissure ne montrera le moindre coin de ciel bleu. C'est, néanmoins, ce temps-là que le narrateur semble appeler de ses vœux, cet espace qu'il endosse comme le plus propre à le rapprocher de ses fins : *L'essentiel de ce que je croyais être moi-même s'est dissous. J'ai oublié mes exigences passées. Je croyais tendre vers un point de l'horizon, et voici que je suis arrivé les mains vides, sur cet horizon.**

Traduit à l'échelle du récit, il faut se rendre à l'évidence : Galpa n'est ni (d') ici ni (d') ailleurs. Le narrateur connaît le spectre qui le hante, le prix de cette vérité amer ; pas de refuge, nulle part, ici même pas de foyer. *Il n'est de Galpa qu'à travers la fissure.*

Sans la fissure Galpa n'existe pas et le narrateur perd aussi toute raison d'être ou toute chance d'exister. Parce qu'en revanche elle regorge de tous les matériaux, de toutes les matières premières dont le récit se sera nourri, la fissure passe, se donne pour une essence de l'homme. Elle devra lui permettre d'aller de l'avant et de prendre pied.

La chute de l'histoire lèvera les dernières hypothèques : *"Plus tard, mais si tard que nous avons eu le temps d'inscrire dans nos mémoires les moindres adjonctions au craquement initial, de reconnaître au passage chaque matériau ( le bruit mat du plâtre éventré, la déchirure sèche du bois, le miaulement des poutres, la longue plainte des planchers succédant à une cascade de petites explosions, l'impact des lourdes pierres qui, sous leur poids, broient presque sans douleur, le cliquetis suraigu des carreaux de faïence brisés, enfin la rafale ronflante et dense des matières volatiles qui coulent comme un liquide éperdu ) , il y eut l'impact formidable sur le sol."*

Comment ne pas voir dans cet ultime mouvement - une véritable déconstruction de toute l'architecture, d'un travail qui remontait sûrement à plusieurs générations - la mise à nu ou le quasi-avortement d'une fissure qui déborde de partout et se débarrasse de son trop plein de matière, en se vidant d'elle-même. On peut, on doit suivre dans ses moindres détails toute cette évolution de la fissure qui la mène à sa perte. On constatera, alors, qu'elle fut appelée à devenir ce qu'elle était déjà à l'envers du décor : *le contrepoint du palais-vide* ; et en cela, tandis qu'elle donne ainsi sa pleine mesure, Galpa lui doit son fragile équilibre. Ainsi, le cadre du récit rend compte de l'épaisseur du temps, de ses couches successives où la mémoire embraye sur le regard. La fissure disparue reste comme jamais le lieu de la mémoire. C'est bien le piège qui se dénoue. Le narrateur a éventé la ruse qui le retenait, qui le fixait dans ce décor. Il saura mieux jusqu'où ne pas aller trop loin, il saura désormais où retrouver son ombre.

### 3 Alter ...

Ayant atteint le point-limite de son récit, il n'a rien à nous dire, rien de plus à nous confier. Dans le cadre du récit, nous comprenons qu'il s'est sauvé, sans plus. La vie reprend son cours, *"un coq chante. La terre sue par tous ses pores et des vapeurs tièdes lèchent les murs de Galpa."* Le dernier mot est dit.

Dès lors, le narrateur sera libre de tout faire, tout dire. Avec la levée du jour, il semble résolu à vivre en toute lucidité, sans regretter cette aventure, mais sans autre espoir qu'une pauvre idée de sa propre fêlure. Certes Chandra est mort, mais les pleurs demeureront inutiles. Il n'y a rien à déplorer, pas de place, ici pour le sentiment ; de place pour rien puisque le temps s'arrête. Il vit sa vie en connaissance de cause. Il verra bien comment la vivre en désespoir de cause puisqu'il se sent, puisqu'il se sait emporté, déporté par le poids de cette fêlure. On peut tout de même imaginer avec les armes qu'il nous livre les vraies dernières pensées d'un homme qui se voit condamné, désormais, à demander l'impossible. Il est allé aussi loin qu'il pouvait pour tenter d'approcher l'intime blessure qui le fait vivre. Il a dorénavant dit tout ce qu'il pouvait en dire, lui a fait dire plus qu'il ne pouvait en espérer.

Reste peut-être à parcourir en un clin d'œil, presque par effraction, ces rares pensées qui, de temps à autre, semblent lui tomber du ciel et l'emmener très loin, sans compromis, très au-delà de tout cadre possible puisqu'aussi bien le temps s'efface devant des forces qui semblent d'un autre âge. Lorsque la langue ne peut rien révéler, le double langage ne rien cacher, il n'y a plus de place pour le calcul, plus de prise pour la ruse ; à vrai dire, faute de mieux, le narrateur se doit de prendre du recul : *"Puisque je n'ai rien à faire, je pense. Mais c'est évidemment un bien grand mot (...) Je me regarde comme si je devais le faire pour la dernière fois, avant de briser ce miroir, de briser tous les miroirs, et d'emporter mon image (qui m'émeut tout de même un peu) loin, très loin, dans un pays où je pourrais l'asseoir une fois pour toutes. Je me dis que, parmi tous les visages que je me suis composé, parmi tous mes sourires, il devait bien s'en trouver un pour exprimer ma petite angoisse, ma petite raison de vivre. Et c'est ce sourire que je recherche."*

Alors que le narrateur semblait déchoir, s'abandonner à la paresse, parler pour ne rien dire, hypothéquer ses chances, en somme, il se montre disponible : le temps d'un vague

sourire on entrevoit le vrai visage de l'homme. C'est, à coup sûr, l'esprit qui vaque : son intuition ne le trompe pas, le récit nous renvoie à ses sources, met à l'épreuve son authentique ressource. Certes ce récit ne peut strictement rien nous dire pour ce qui dépasse la mémoire et le regard, mais il sait retenir cette pensée inspirée qui, en silence, permet d'envisager le début d'une histoire. Il peut suffire à retracer la vérité d'un homme ; à condition d'en élargir le cadre, il devrait lui permettre de retrouver la force de sourire. Encore faut-il savoir boucler la boucle, rentrer dans le rang du cercle... Il faut revenir à cet instant de la création, où le monde, fidèle en cela à toute l'évolution du livre, n'a de cesse de se détacher de l'interprétation, de toutes ses formes de représentation, pour se dédier à l'élection de la pensée.

Prévenu, le narrateur l'était, qui nous confiait ce mince espoir : *"Je suis tenté de rechercher en Chandra même les motifs d'espérer. Je voudrais le sonder comme un médecin regarde son patient, trouver une petite lumière dans ses spéculations sur la fissure. Mais je sais bien que c'est impossible."* On comprend mieux alors pourquoi la mort du dit Chandra à la fin du récit libère le narrateur, quand bien même avec lui disparaît une partie de la flamme qui continuait à l'animer. Dès lors, comment s'y reconnaître ? La petite lumière éteinte, c'est bien l'espoir de l'éclaircie qui s'est d'autant brisé que Chandra recueillait, conservait, mesurait tout ce qui tombait de la fissure. Et cependant le narrateur nous livre sa conviction intime qu'un tel calcul ne peut qu'obscurcir la recherche. Avec la disparition du gardien de la fissure, du garant de la mesure, de l'homme qui, au regard de la loi, incarnait le bon sens, la plénitude, la rationalité de la quête, la fissure montre ses failles. Elle-même parvient enfin à prendre de l'épaisseur ; le narrateur saura s'y enfoncer. Au lieu de la spéculation, c'est alors, comme jamais, la pensée qui l'emporte. Peut-être bien qu'alors la fissure vient protéger la fuite. Non qu'elle soit perméable à tous les vents de l'histoire, à toutes les pluies de la création ; tant s'en faut. Mais dans ses failles, libérant, par exemple, *"des matières qui elles-mêmes précipitaient le mouvement"*, elle délivre déjà d'inaccessibles ressources ; et dans sa faillite même, *"laissant la terre suer par tous ses pores"*, elle reste fidèle à sa fragile essence où l'on sent transparaître la nature ô combien mouvementée du créateur. Elle annonce une autre venue au monde

pour tous ceux dont la vie ne tient plus qu'à un fil, essentiellement pour ceux dont la vie doit se nourrir des vivres d'une fêlure, d'une insondable blessure.

Fol espoir, certes ; de fait, tout bien considéré, l'homme reste aussi fortement exposé à la menace de l'écroulement du toit qui le protège qu'en proie au mince appel d'une nouvelle ouverture. Il a d'autant pour seule ressource de se tenir à l'abri de la fissure ...

#### 4 Ego...

Désormais, nous le savons, le narrateur porte l'homme en souffrance. L'horizon se dégage. Il vit d'espoir ; il pense, selon une démarche progressive, se rapprocher du palais-vide, du centre déserté, du *point contre-nature*, véritable point de fuite où son parcours débouche sur une histoire ; rien de sûr, alors, rien qui permette de dire qu'il a trouvé son équilibre. A-t-il seulement comblé le ou les vides d'une précaire existence ? Aurait-il, à ses yeux, donné un sens à la survie, découvert, par ce biais, l'éventuel sens de la vie qu'il mène ? On sera, naturellement, toujours tenté par d'édifiantes réponses qui trouveront dans l'histoire des traces de rédemption, dans le récit un soupçon, un semblant d'auto-initiation. Ici, cependant, même s'il paraît encore de mise, le doute n'est plus permis : *"La fissure s'ouvrait sans hâte, ne se contentant plus d'arracher ses racines immédiates. Elle faisait maintenant jouer des assises plus profondes, les murs, les poutres maîtresses, les planchers qui travaillent à leur tour, libérant des matières qui elles-mêmes précipitaient le mouvement."* Ainsi, nulle défaillance ; comme on le constate, loin de là : avec les lèvres qui s'ouvrent, c'est bien, de fait, *la vie qui lui sourit*. Fuir c'est alors revenir au monde d'avant son heure ; s'y fondre sans s'y confondre.

Le narrateur fait le point, en attendant le déluge : *"La fissure s'était tarie, les matières déjà gorgées d'eau ne passant plus par les infimes crevasses. Mais elle allait éclater comme un fruit mûr et dans la déchirure, il n'y aurait plus que le ciel et quelques vautours. Je voulais fuir, mais comment fuit-on ? Je voulais aimer, mais où aimer ? Dans quelle ancre imperméable au vent, à l'espace, au silence ? Je voulais vêtir les murs, mais la pierre, dès lors qu'on la fixe, se dépouille davantage et éclate dans sa nudité. Galpa, je ne comprends bien, maintenant que j'y songe, que ta résignation et tes joies contre-nature. Et pourtant je partirai pour qu'il ne soit pas dit que je n'ai pas cherché."* Dès lors qui pourra se

prononcer ? Peut-être que la fissure suspend l'ordre du monde ... Sans doute - qui n'y verrait un fait sans précédent ? - n'est-elle rien de plus que cette trace de nulle part qui s'ouvre sur le vide, rien moins alors que le signe en défaut d'une faute originelle, rien d'autre ou, tout du moins, rien qui ne vaille la peine qu'on ne s'y arrête.

Certes, ici même, il faut savoir lui rendre grâce : via la fissure le narrateur aura marqué son territoire, le créateur pu dégager l'espace de sa recherche, l'auteur le jour de sa provenance. Assurément il ne saura ni qui est venu ni qui s'en va avec Galpa, mais *il aura appris à vivre avec ses doutes*. Quelle autre issue, d'ailleurs, pour qui se sait blessé au cœur de son identité ? Quelle autre réponse quand un sujet ne peut prétendre au jour que dans l'intimité de la nuit ?

Ainsi, chacun s'y retrouvera, comptable de ses efforts et de ses propres forces. Ici, pas de marche à suivre ou d'analyse sauvage ; rien ici pour faire œuvre, à chacun de faire ses preuves ... " *La vie, la fissure sont deux forces qui s'annulent (comme c'est simple de l'écrire)* " dit le milieu du livre : le message passe, en toute simplicité, c'est l'écrivain et seulement lui qui parle. La scène finale se clarifie : " *le coq qui chante* " c'est très naturellement un nouveau jour qui se lève et dissipe au passage l'équivoque de la nuit.

Il est déjà trop tard. Nous n'apprendrons rien de neuf sur la fissure. Rien n'éclairera la suite. Toute lumière est par avance trop crue. Le temps conserve son épaisseur : " *Était-ce hier ? Était-ce il y a huit jours ? Peut-être était-ce demain ? Comment répondre ?* " demande le narrateur. Il faut se garder de trop en dire, ne pas tenter d'écrire le fin mot de l'histoire... *Galpa ... la mort, un jour ...*

En s'arrêtant à temps, le récit donnera sa chance à l'homme : comme un ultime salut, il avouera aussi la dimension d'une fable qui contient, désormais, le dessein de sa morale, le destin de toute une vie.

## **Didier Cahen**

Marcel Cohen, *Détails, II (suite et fin)*, Gallimard, 2021, 240 p., 20€

Marcel Cohen, *Villes (Galpa, Malestroit, Waizata)*, Gallimard, 2021, 352 p., 23€

Marcel Cohen, *Rencontres et partis pris, (Écrits sur l'art, 1976-2020)*, L'Atelier contemporain, 2021, 352 p., 25€